

# éditorial

## Collège unique contre pensée unique ?

Qui se plaint du collège unique ? À en croire les sondages, une majorité d'enseignants. Une minorité ne s'en plaint pas ; ou moins. Majorité et minorité s'accordent néanmoins pour dire qu'il est difficile d'enseigner aujourd'hui au collège. Pour les uns parce que les jeunes... ; pour les autres parce que le monde... Difficile d'enseigner parce que difficile d'apprendre sans être porté par quelque perspective. Cette perspective est-elle assurée par la réussite individuelle ? Chacun l'entend comme il peut : dans les milieux « favorisés », éviter la moins bonne carte d'un jeu où il est probable que toutes seront gagnantes ; pour l'immense majorité des « autres », tirer la moins mauvaise d'une pile qui ne contient que des médiocres, à l'aune de la réussite sociale. Nul besoin de parler de promotion collective puisque les dominants la situent dans l'accroissement des bienfaits de leur domination et que les dominés ont de plus en plus de mal à admettre qu'elle passerait par les savoirs tels qu'ils sont enseignés au collège, dont les dominants témoignent au quotidien du peu de risques qu'ils permettent de questionner les rapports sociaux. Seule, la fraction dominée de la classe dominante, chargée de faire l'opinion, pense que la réussite des enfants au collège garantit la promotion collective. À condition de l'étendre à tous. L'égalité des chances. Individuelles...

Le collège unique favorise-t-il l'égalité des chances ? À la rumeur qui monte de la salle des profs, moins qu'avant. Trop d'élèves semblent là contre leur gré qui prennent les enseignants en otage ; ou qui ne trouvent décidément aucune saveur aux savoirs ; ou qui ont déjà tellement d'autres problèmes. Sans compter qu'ils empêchent ceux qui veulent travailler... Bref, et ce n'est porter condamnation de personne, enseignant ou élève, à l'impossible nul n'est tenu : mieux vaudrait partir du constat de la réalité et ajuster les objectifs et les démarches aux capacités de chacun, ici et maintenant. À nier, au nom d'une égalité initiale, et virtuelle, les différences que les conditions sociales et familiales instituent malgré l'école, n'est-on pas en train d'en faire des inégalités durables, et concrètes ? À défaut de pouvoir adapter tous les élèves à l'Étude, adaptons les études à l'Élève ; qu'il ne perde pas son temps. Et n'en fasse pas perdre aux autres. Ne maintenons pas, au delà du raisonnable, l'hétérogénéité au risque de la rendre traumatisante pour tous : diversifions assez tôt les structures. À rapprocher cet actuel credo des hypothèses de travail des équipes de l'INRP qui, dans les années 70, recherchaient avec Louis Legrand de nouvelles organisations pour la scolarité obligatoire, on mesure à quel point les idées ont évolué.

Supposons un pays qui n'aurait pas connu de système éducatif permettant aux dominants de se perpétuer et/ou qui se poserait (naïvement) la question d'une école contribuant au développement démocratique et au progrès social. Non pas une démocratie de délégation comptabilisant les opinions préalablement formatées par des appareils idéologiques, mais une démocratie soucieuse de développer les outils intellectuels indispensables à l'établissement d'une implication individuelle responsable, dans tous les domaines de la vie citoyenne, et notamment dans celui où l'inégalité prend sa source : la gestion collective des moyens de produire. Une démocratie qui serait participative du côté de la production des richesses et non prétendument de leur répartition... De quelles structures éducatives ce pays aurait-il besoin dès lors que les savoirs n'auraient plus à être cette marchandise rare que les individus tentent de négocier, les uns contre les autres, au meilleur niveau d'une pyramide hiérarchique inégalitaire ? Quels savoirs (et quelle manière de les apprendre) dès lors qu'il s'agirait d'associer tous les acteurs au gouvernement des choses, à la définition collective des relations de tout travail à la satisfaction des besoins de l'humanité ? Si une voix vaut une voix, rien ne sert qu'une élite pense « juste » si la « multitude », faute de maîtriser les outils d'analyse, reste incapable de discerner les véritables enjeux. La réussite individuelle dépend directement de la capacité de tous à penser le bien commun.

Ce système éducatif aurait alors deux missions : travailler à une promotion collective en impliquant la construction initiale des savoirs dans la transformation des fonctionnements actuels, sociaux et productifs, dont l'école participe et auquel elle prépare ; et spécialiser, au delà de cette scolarité unique, les savoirs en fonction des intérêts et des capacités de chacun, mais sans que cette spécialisation puisse conférer d'autres avantages que le devoir de travailler ensuite dans le corps social à réduire l'écart qui les distingue du savoir commun, écart qui précarise la vie démocratique par la confiscation inévitable d'une part du pouvoir. Par là, le système éducatif préparerait un troisième objectif qui, à terme, le transformerait : promouvoir les conditions d'une éducation communautaire réconciliant l'élaboration permanente des savoirs et l'action qui transforme le monde, réintégrant le travail intellectuel dans le travail productif, incluant dans tout labeur la confrontation des savoirs qu'il génère avec ceux des autres lieux de production. Un fonctionnement social où, comme la poésie, la recherche et la formation seraient faites par tous. Ne riez point, jeunes gens, il fut un temps où la pédagogie ne se résignait pas à adapter l'enfant au marché...

Le collège unique, pas celui des ministres ou des textes officiels, celui des pédagogues assurés que la démocratie, ni ne se prépare ni ne se décrète, mais se vit sans attendre

(s'apprend) dans l'exigence mutuelle, fut expérimenté pendant dix ans. Il s'organisait autour de trois principes indissociables et non hiérarchisés :

- mettre ensemble tous les enfants d'une classe d'âge et interdire pendant 4 ans toute bifurcation et tout redoublement en accompagnant les enseignants dans leur recherche collective d'une nouvelle organisation pédagogique et de formes d'interventions personnalisées à l'intérieur des groupes d'élèves pour qu'ils puissent s'enrichir de leur diversité. Les évaluations ont d'ailleurs systématiquement montré que le niveau moyen des performances augmentait et que les écarts entre élèves se resserraient vers le haut, cela de manière significative comparé aux organisations qui admettent orientations et sorties.
- donner à la formation intellectuelle un champ plus vaste que celui offert jusqu'ici par la juxtaposition des disciplines enseignées. Les outils d'analyse, les concepts et les méthodes se forment en travaillant sur la complexité du réel afin, à l'aide des différents langages, de parvenir à la modéliser. Les savoirs disciplinaires s'élaborent alors progressivement et inséparablement de leur utilisation pour structurer l'expérience. Ils ne sont pas un point de départ mais ce vers quoi converge la formation intellectuelle. Là encore, l'évaluation a montré qu'il n'y avait que des bénéfices à retarder les approches disciplinaires spécifiques et juxtaposées et à rencontrer d'abord leur usage rigoureux dans l'analyse méthodique des opérations en prise sur le réel.
- impliquer les collégiens dans la compréhension et l'exigence de cette démarche scolaire de démocratisation en développant avec eux le retour réflexif sur le travail en équipe, le tutorat entre élèves, la coopération, la production d'évaluation du suivi des performances et du fonctionnement du groupe, l'élucidation (l'approfondissement assumé et pas nécessairement la résolution) des conflits et des rapports de force à travers l'analyse des antagonismes et des contradictions qui les portent, enfin l'intervention directe dans le milieu pour y investir les savoirs produits par le travail du collège et y rencontrer ceux des autres travailleurs.

Au tout début des années 80, lorsque Louis Legrand présenta les résultats de ces dix années de recherche à l'INRP, «on» lui fit savoir qu'il n'était pas impossible qu'on en extraie quelques détails afin de les expérimenter. Puis tout continua comme avant, avec l'hétérogénéité en plus.

*Qui a eu peur du collège unique ?*

Jean FOUCAMBERT